



Festival d'Avignon

Numéro 67 / Galván – Quillardet – Amoros – Ribat – Kirsch – Bernard – Bettane & Haymann
Sognid – Festival Nous Autres – Festival Tous Dehors (enfin) ! – Rencontres de Théâtre en Corse



ÉDITO

DIS, QUAND REVIENDRAS-TU ?

Petit détour métaphorique via Claude Louis-Combet ; toute ressemblance avec des personnes existantes pourra être considérée comme fortuite. Car après tout, ces jours-là ne furent pas très différents des autres jours. Depuis quelque temps, elle avait découvert que son cœur l'avait quittée. Elle s'en était aperçue certaines nuits estivales où, cherchant à s'endormir et ne pouvant trouver le sommeil, elle avait glissé sa main et avait senti à la place un grand vide où plus rien ne battait. Le précipité d'un désert. Un enclos d'absence et d'immobilité. Elle serrait sa main contre sa poitrine et sa poitrine ne répondait pas ; comme quand on veut s'emparer de quelque chose d'infiniment précieux et le retenir malgré lui. Mais elle s'apercevait alors qu'il n'y avait rien, qu'il n'y avait plus rien, qu'il n'y avait peut-être jamais rien eu. Et elle recommençait aussitôt, car une telle évidence est humainement insupportable. Elle avait passé toute la nuit et d'autres jours encore à quêter la présence de son cœur, et comme elle n'entendait plus aucun mouvement et que là d'où, jadis, montait toute la chaleur de sa vie, tout l'enthousiasme de la découverte, s'étendait une zone inerte, elle avait compris que son cœur l'avait quittée, qu'il l'avait abandonnée, qu'il s'était enfui, ailleurs, loin de son corps. Elle avait d'abord pensé à une absence. Mon cœur s'est éloigné, se disait-elle. Mais il me reviendra. Je suis sa base. Son fief. En exil, un seigneur ne reste pas longtemps un seigneur. Il lui faut revenir sur ses terres. C'est là qu'il règne. En elle toutefois, cette affirmation provoquait comme la présence de l'absence : il ne lui restait d'elle-même que le souvenir d'avoir eu un cœur et de l'avoir perdu. Puisse alors les chamans du beau, présents ces temps-ci sur ses terres, lui montrer la voie vers son cœur égaré. Puisse la puissance des mots et des idées lui donner l'envie et le courage de se battre à nouveau. Puisse la magie ancestrale des plateaux convertir l'aride en champs de fleurs, le presque-déjà-mort en toujours-de nouveau-vivant.

La rédaction

Prochain numéro le 22 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

Israel Galván - Fiesta

Thomas Quillardet - Tristesse et joie dans la vie des Girafes

Luc Amoros - La Tortue de Gauguin

Pauline Ribat - Depuis l'aube (Ode aux Clitoris)

REGARDS PAGES 8-9

Pascal Kirsch - La Princesse Maleine

Michel Bernard - L'avenir dure longtemps

Vanessa Bettane & Séphora Haymann - Maintenant que nous sommes debout

Sel Sognid - Adopte un réfugié

BRÈVES PAGE 10-12

REPORTAGES PAGE 14-15

Festival Nous Autres (Nantes)

Festival Tous Dehors ! (Gap)

Rencontres Internationales de Théâtre en Corse



« LES INASSOUVIS »

TRILOGIE LIBREMENT INSPIRÉE DE ST. I. WITKIEWICZ

CRÉATION ELIZABETH CZERCZUK

REQUIEM POUR LES ARTISTES

Du 5 au 28 octobre 2017 · jeudi · vendredi · samedi

MATKA

Du 9 au 25 novembre 2017 · jeudi · vendredi · samedi

DEMENTIA PRAECOX

Du 30 nov. au 16 déc. 2017 · jeudi · vendredi · samedi

INTÉGRALE · Du 11 au 27 janvier 2018

theatrelaboratoire.fr - 01 84 83 08 80

20, rue Marsoulan - 75012 Paris

IN
FIESTA

DANSE / CHORÉGRAPHIE ISRAEL GALVÁN / COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES, JUSQU'AU 23 JUILLET, À 22H

« L'humour agit comme une échappatoire, comme une possible issue vers un monde meilleur et révèle l'absurdité d'un système qui nous avilit. »

ISRAEL GALVÁN : FLAMENCO CHAMANIQUE

— par Mathias Daval —

Dégagées dans les vestiaires, les castagnettes et les robes de dentelle. Avec « La Fiesta », Israel Galván a nettoyé le flamenco de ses oripeaux folkloriques, pour ne conserver que sa substantifique moelle tout aussi mystique que déglinguée, joyeuse et brutale.

Dans les ruelles de sa Séville natale, Galván s'est imbibé de flamenco familial (son père José était un maître reconnu dans les années 1970 et 1980), mais sa restitution est très personnelle et ultracontemporaine. Cette approche, il la trouve paradoxalement dans un retour aux racines profondes de la danse, qui puisent dans la tradition primordiale dont parlait René Guénon, représentée sur scène par la danseuse Uchi. « Pour pouvoir danser, il faut que je me tue un peu moi-même », dit Galván. Il finit par porter le voile noir du deuil, tandis qu'Alia Sellami convoque Purcell et la mort de Didon. Mais cette lutte de Jacob avec l'Ange n'est pas solitaire. Ce qui intéresse Galván, c'est la dimension collective de l'initiation. Avec « La Fiesta », il nous convie à un carnaval purificateur et extatique, et il fallait bien la cour d'honneur du Palais des papes pour donner la mesure de cette fête. Exit l'intime des

tablaos qui peuplent nos imaginaires flamenquistes... C'est autre chose qui survient ici, de bien plus immense. Il n'est guère étonnant, dès lors, d'entendre les huées qui trouent l'espace lorsque la lumière finale inonde le plateau. Ceux qui pensaient assister à du divertissement dominical peuvent bien aller se rhabiller !

“

Beauté convulsive

Car on ne peut se contenter d'asseoir son derrière sur le tabouret d'un bar du Triana en avalant trois olives et un verre de sangria. Galván exige autre chose de nous. Il demande qu'on revête le masque des morts. Il nous convie au *dia de los muertos* des pré-Colombiens où règnent le chaos organisé et le renversement des codes. Ses acolytes sont les hiérophantes tragicomiques d'une réalité qui n'est pas tout à fait la nôtre. Radical, expérimentateur, Galván exige de son public un lâcher-prise du corps et de l'esprit. Il propose que nous soyons les témoins actifs de la purge : n'entre-t-il pas d'ailleurs depuis le public, tout en haut des gradins, comme s'il était l'un de nous venant s'initier sur

la scène ? Mais on comprendra que certains, peu enclins à l'effort, se sentent irrémédiablement exclus de ce qui se trame sur le plancher de la cour... Le flamenco est par nature propice à la saturation des sens ; ici, les effets sont décuplés. Chaque objet, chaque élément scénique est amplifié et devient prétexte à un jeu de résonances qui prend aux tripes. Les chants rauques et bancals, la musique byzantine de l'ensemble Polytropo remuent quelque chose d'enfoui profondément à l'intérieur. Le *zapateado* et le mouvement de Galván sont au sommet, mais sa technicité redoutable n'est pas au service d'elle-même. Elle aiguillonne la transe. Et surtout : elle aide à l'épuisement du réel par des figures sèches, presque cruelles. La beauté qui est donnée à voir et à entendre est convulsive. Alors que reste-t-il à sauver de ce monde informe, fait de tables renversées et de débris, et de cris largués dans le vent du soir ? C'est là où resurgit le rôle rituel du flamenco : son exorcisme de la douleur, dans un aller-retour complexe entre l'ombre et la lumière. Tout autour du plateau, demeure un encadrement de chaises qui resteront, pour la plupart, vides. Il ne nous reste plus qu'à les occuper.

FOCUS —

IN
TRISTESSE ET JOIE DANS LA VIE DES GIRAFES

THÉÂTRE - JEUNE PUBLIC / MISE EN SCÈNE THOMAS QUILLARDET / CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS, JUSQU'AU 19 JUILLET À 11H

« Un conte sans morale qui multiplie lieux et personnages pour faire grandir l'enfant. »

UNE SI GRANDE PETITE FILLE

— par Audrey Santacroce —

Girafe, c'est une petite fille poussée trop vite, parce que malgré ses neuf ans seulement elle est plus grande que les autres, et aussi parce qu'elle a perdu sa maman.

C'est qu'elle s'inquiète, Girafe, entre deux pages lues du dictionnaire qu'elle garde en souvenir pour son papa qui ne travaille pas. Parce qu'un papa qui n'arrive pas à faire ce qu'il faut pour mériter de l'argent, ça donne une petite fille privée de Discovery Channel, et ça, c'est intolérable. Alors Girafe, main dans la main avec Judy Garland, se lance dans une croisade pour réparer cette injustice. Avouons-le tout de suite : on aurait adoré être une enfant comme Girafe. Ou, au moins, l'avoir comme meilleure amie. Girafe, c'est une superhéroïne de l'enfance, toujours épaulée par son meilleur copain, Judy Garland, un ourson dépressif et suicidaire qui jure comme un charretier. C'est dire si le texte de Tiago Rodrigues, magnifiquement traduit par Thomas Quillardet

lui-même, était casse-gueule. Une petite fille et un ours, incarnés par une comédienne adulte et un comédien en babygros à oreilles, voilà qui, sur le papier, aurait pu nous donner des frissons d'angoisse. Il faut dire qu'on en a vu, du théâtre jeune public pas ou mal adapté aux plus grands. Et soudain, deux miracles. Les miracles, ce sont les entrées successives sur scène de Maloue Fourdrinier et de Christophe Garcia.

“

Une ode à l'enfance retrouvée

Rarement on aura vu un duo fonctionner aussi bien que le leur, mettant d'accord les enfants, hilares devant les chapelets de gros mots de l'ours mal léché, et les adultes, dont les souvenirs d'enfance ressurgissent, un peu réarrangés parce qu'on aura beau ne pas vouloir l'admettre, nous avons tous été des enfants beaucoup moins cool que Girafe, lorsque celle-ci décide qu'il est temps de grandir. Maloue Fourdrinier est Girafe, cette aventurière qui conquiert le monde à coups de Post-it,

cette enfant si grande et si petite à la fois, sans jamais céder à la facilité de la caricature mais en lui insufflant toute la poésie du monde. Thomas Quillardet est un créateur d'images. Son « Tristesse et joie dans la vie des girafes » nous en laissera non pas une, ce qui est déjà rare dans une époque où la création théâtrale est frileuse et facile, mais deux, ce qui est inespérée. La première réside dans la poésie de ce père qui, en ombre chinoise, tente de continuer à faire vivre la mère dans sa mémoire et dans celle de leur fille. Ce père dépassé, ce père que Girafe fuit pour mieux le retrouver. La deuxième, c'est l'image finale, celle de Girafe enfin libérée, que nous ne révélerons pas pour ne pas gâcher le plaisir du spectateur. Terminons par ces mots : « Tristesse et joie dans la vie des girafes » est un grand texte, et la mise en scène de Thomas Quillardet se révèle à la hauteur. Voici un spectacle en apparence de bric et de broc, une ode à l'enfance retrouvée, une pièce qui a un cœur et qui a conquis le nôtre. Vite, vite, que cette équipe nous propose d'autres spectacles, nous voulons rêver encore un peu.



Israel Galván © Annette Hauschild

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

LA TORTUE DE GAUGUIN

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE LUC AMOROS / VILLENEUVE EN SCÈNE, JUSQU'AU 22 JUILLET, À 22H

« 8 artistes s'emploient en musique et en peinture à élaborer, sous les yeux du public, un polyptyque monumental. »

ART AU FIRMAMENT

— par Mariane de Douhet et Samuel Miloux —

Attention. Sidération, soulèvement, conversion : « La Tortue de Gauguin » est un spectacle qui rompt avec tout ce qui précède – on parlerait de spectacle divin si cette qualification n'occultait l'une des forces premières de cette performance radicale et sublime, à savoir montrer l'homme en train de fabriquer des formes dans ce qu'il a de plus humain.

Sont montrés travail, progression et métamorphose. Mais le génie de ce spectacle est de dépasser une opposition entre fabrication et création – plus immédiate, divine, surgissante – en rendant sensible le double mouvement de l'art : germination et épiphanie. Enfin, entre les lignes surcodées d'un monde balisé, créer une évidence, une impulsion primitive, là où l'on ne l'attend plus. Nous faire découvrir pour la première fois quelque chose qui nous accompagne depuis toujours, dans la limpidité des formes conjuguées. Sous nos yeux, l'art naît. Dans la nuit, un échafaudage de neuf mètres nous fait face, prend place sous le ciel. Huit artistes l'occupent, nichés dans des alvéoles. Ils semblent y habiter des

espaces propres, dont les limites cellulaires se fondent et se confondent lorsque le geste artistique dessine un être commun. Dispositif qui rend sensible la façon dont l'œuvre est toujours l'agrégation d'autres œuvres, d'individus et d'influences multiples alors même qu'elle se présente comme l'effet d'un geste singulier. Les gestes ici se répondent, se complètent, font corps.



Expérience synesthésique

D'une succession de peintures créées simultanément naît une nouvelle figure : six tableaux en deviennent un seul, réversible et recomposable. L'inspiration souffle sur cette structure de plein vent où s'inventent les artistes, où ils se disent de tout leur corps, de toute leur voix, sur toutes les matières ! Couleur, lumière, texte, musique et rêve sont les matériaux de la compagnie Lucamoros. Nous devenons des enfants pris dans l'émerveillement des images mobiles d'une lanterne magique. Elles ont la pureté des vitraux, d'un pan de mur jaune, d'un baiser sur le front. Les mots manquent

ici, ils ne cernent rien. C'est la marque d'un langage perdu, désorienté par tant de beauté, saccagés dans le flot perpétuel du changement. Annonçons donc d'emblée la couleur : décrire est vain. Tout est transfiguration, les étiquettes bougent et volent, les mots même ne peuvent plus se survivre qu'en partance, dans de longues mélodies picturales. On ne décrira surtout pas « La Tortue de Gauguin », on se contentera d'évoquer l'expérience synesthésique qui advient sous nos yeux : trois composants – peinture, texte, musique – se font écho à travers un tissage collectif réunissant tout ce qui se disloque, en nous et au-dehors. Chaque œuvre, pleinement achevée pourtant, s'intègre et se désintègre au cours du spectacle. L'art est une vie perpétuelle, c'est un mouvement continu. Il ne se laisse pas figer, pas ici, il bouillonne, échappe, revient, éclate en fragments composites. Le piano s'abouche au pinceau, la guitare aux ciseaux, la voix semble impulser les élans colorés des pigments, sous le chapiteau des étoiles qui regardent danser dans le vent des œuvres éphémères. La vie est art ; ce spectacle nous le rappelle.

FOCUS —

OFF

DEPUIS L'AUBE (ODE AUX CLITORIS)

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE PAULINE RIBAT / 11 GILGAMESH BELLEVILLE, JUSQU'AU 28 JUILLET, À 21H20

« Une pièce féministe sans le revendiquer, féminine sans exclusion et universelle dans la célébration du plaisir partagé. »

PLAISIR POUR TOUS

— par Julien Avril —

Sur le plateau du 11 Gilgamesh Belleville, Pauline Ribat et ses deux complices réchauffent nos bas-ventres et élèvent nos consciences en nous proposant un tour d'horizon des problématiques liées au plaisir sexuel.

Ici, les acteurs n'incarnent pas un personnage en continu mais parlent en leur nom, en ayant tout le loisir de représenter ce qu'ils veulent, passant d'un jeu à l'autre au gré des exigences de la dramaturgie. Une dramaturgie qui s'articule entre le récit personnel de l'auteure et d'autres matières qu'elle convoque (témoignages, études, lectures, informations, Histoire...) et qu'elle traite pour partager avec nous comme un état des lieux de la sexualité mais pour aussi dessiner des pistes de réflexion et d'action pour aller vers plus d'harmonie entre les hommes et les femmes. Ainsi, cette belle liberté scénique, affranchie de tous les codes, conventions, contraintes du drame, permet au spectateur de travailler à sa propre émancipation. L'auteure installe une ambiance très conviviale avec le public. Paradoxe de se sentir à la fois « entre nous » à 200 dans la salle et que

l'on peut tout se dire. Comme lors d'une agora intime, elle n'hésite pas à nous interroger sur nos propres pratiques, et sentir la parole qui se libère doucement, préservant la pudeur, est une sensation bien agréable. Jouissance aussi, cette scène où les origines et les significations des jurons sont révélées dans un plaisir transgressif. Puis, l'air de rien, on s'amuse à représenter leur usage au cours du coït, le fameux « dirty talk » dans un jeu d'analogie et d'inversion des rôles. Tout dégénère.



Arme de destruction massive contre le tabou

La violence fait son entrée sur le plateau comme si elle venait d'enfoncer la porte. Ribat révèle le « deux poids deux mesures » de la relation amoureuse, et par là même, les mécanismes de domination masculine ancrés dans nos esprits. C'est là où le spectacle puise sa force : dans un jeu de montagne russe, qui varie du plus trivial au plus profond, du plus léger au plus tragique, la pièce donne à voir l'évidence de l'absurdité de situations telles

que l'interrogatoire que fait subir le flic à la victime venue porter plainte pour violences sexuelles ou les injonctions à la perfection dans la plastique des organes génitaux véhiculées par les magazines et les publicités. La musique entraîne le corps et la voix dans une dimension supérieure, là où se dit ce que les mots ne suffisent plus à exprimer, dans un espace scénique à géométrie variable, capable de fondre en larmes autant que nous quand le reflet de l'autre se lit dans notre propre miroir. À ces paradoxes, Ribat propose de répondre par la pédagogie, arme de destruction massive contre le tabou, le principal moteur de la violence. « Il faudrait dire à ces hommes... » Oui, mais l'outil le plus puissant à mon sens est bien celui du plateau. Représenter l'outrage que signifie une main aux fesses dans le métro ou un sifflement dans la rue agit en nous par identification de façon hyper efficace. C'est un vaccin sans rappel pour les hommes. C'est un baume d'apaisement et un shoot de solidarité pure pour les femmes. « Depuis l'aube » est un chant d'amour. Un appel à écouter son corps et le corps de l'autre avec la même acuité, la même bienveillance.

LA MCB°, CENTRE DE CRÉATION DE TOUTES LES DISCIPLINES
EN 2017-2018, C'EST 13 COPRODUCTIONS POUR 38 SPECTACLES !



LE SALON IDÉAL
ARIELE BUTAUX - MUSIQUE / CHANT

WHITE DOG
CIE LES ANGES AU PLAFOND - MARIONNETTES / MUSIQUE

MY LADIES ROCK
GROUPE EMILÉ DUBOIS / CIE JEAN-CLAUDE GALLOTTA - DANSE

NEIGE
ORHAN PAMUK / BLANDINE SAVETIER - THÉÂTRE

LES ROIS DE LA PISTE
THOMAS LEBRUN / CCN TOURS - DANSE

DEADTOWN
FORMAN BROTHERS' WILD WEST SHOW - CIRQUE

L'HYPOTHÈSE DE LA CHUTE
FRÉDÉRIC CELLE - DANSE

KØUPLES
STEPHAN GRÖGLER / NICOLAS FARINE - MUSIQUE / OPÉRA

VERTIGES
NASSER DJEMAI - THÉÂTRE

PULSE[S]
FILIPE LOURENÇO - DANSE

CALAMITY / BILLY
JEAN LACORNERIE / GÉRARD LECOINTE - THÉÂTRE MUSICAL

DANS LA PEAU DE DON QUICHOTTE
LA CORDONNERIE - CINÉ SPECTACLE

UNWANTED
DOROTHÉE MUNYANEZA - THÉÂTRE / DANSE

MCB°

MAISON
DE LA CULTURE
DE BOURGES

SCÈNE NATIONALE
CENTRE DE CRÉATION
DIRECTION OLIVIER ATLAN

BP 257 / 18005 BOURGES CEDEX
ALLO 02 48 67 74 70
CIE WWW.MCBOURGES.COM

2017
2018

HIVER
Gus
Sébastien Barrier
6 - 29 décembre spectacle tout public

Savoir enfin qui nous buvons

Sébastien Barrier
23 et 30 décembre

Schatten (Eurydike sagt)

[Ombre (Eurydice parle)]
Elfriede Jelinek - Katie Mitchell
19 - 28 janvier

La Maison

Julien Gaillard - Alexia Bürger
17 janvier - 11 février création

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Quills

Doug Wright - Robert Lepage
6 - 18 février

Dîner en ville

Christine Angot - Richard Brunel
6 mars - 1^{er} avril

Retrouvez l'ensemble
de la programmation
sur www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e

Le Monde un événement Telerama inter culture arte TRANSFUGE

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

OFF
L'AVENIR DURE LONGTEMPSTHÉÂTRE / MISE EN SCÈNE MICHEL BERNARD / THÉÂTRE DES DOMS, JUSQU'AU 26 JUILLET, À 10H30
« Une performance à la frontière entre folie et hyper-conscience. »

REVENIR SUR SON GESTE

— par Mariane de Douhet —

À l'origine, un fait d'hiver atroce, conclu par un non-lieu. Un acte qui échappe à son auteur, le philosophe marxiste Althusser qui, par l'écriture de ce texte, tente de comprendre ce qui l'a amené à presser plus fort ses doigts sur le cou de sa femme, au point d'y constater, surpris, entre sa bouche et ses dents, « un petit bout de langue » qui annonçait l'irréparable. Le texte est foudroyant. On retient son souffle devant cette tentative de réappropriation de soi d'un homme fauché par la folie. Le meurtre devient inconséquent, créant par-là un passionnant renversement. La présence d'Angelo Bison est d'une intensité totale, sa présence physique, à la fois longiligne et com-

pacte, donne à voir un être étranglé par ses nerfs – il faut voir l'acteur écarquiller les yeux, comme si, en se libérant de leur cavité, ceux-ci cherchaient à fuir pour retrouver et re-garder (garder encore) Hélène. Jamais l'acteur ne cède au geste de trop, ni à la tentation de surjouer la folie – risque inhérent à toute partition de ce genre, puisque celle-ci crée sa propre norme. Jamais il ne mime quoi que ce soit : l'effroi du texte semble le traverser tout entier. Un tabouret, derrière l'acteur, un drap blanc dissimulant partiellement un écran sur lequel sont projetées des images de vie quotidienne. Un ciel de novembre, des toits parisiens, des branches d'arbres. Le drap blanc,

peut-être celui de l'institution psychiatrique, peut-être l'effet d'opacité de la folie, la tâche aveugle qu'est le meurtre d'Hélène pour Louis, qui, dit-il, n'est pas cause de culpabilité – il ne s'y reconnaît pas – mais d'une infinie souffrance. Un drap blanc comme ce qui recouvre un homme que la déraison a fait disparaître de la vie : c'est ainsi qu'Althusser se décrit, « disparu », tentant de retracer le parcours de cette absence, évoquant son enfance et les difficultés à vivre qu'elle déchaînera, racontant la découverte d'Hélène, la veste mal coupée de la rencontre, leurs modalités amoureuses complexes et conflictuelles. À la suite de cette tragédie, les pires équations furent faites : marxisme

synonyme de meurtre, philosophie de folie. Ce texte amène à découvrir l'homme délesté des oripeaux du philosophe, à travers l'intimité de sa relation à sa femme, au cœur de leur folie commune qui marquerait la « clôture de leur enfer ». Il est passionnant d'entendre un être réfléchir à ses propres divisions. La voix d'Angelo Bison se module en fonction des interrogations qui assaillent l'auteur. C'est une magistrale alliance de texte et de parole, que vient compléter la présence du corps de l'acteur, étrangement calme et fluide, comme cette légère pression des doigts qui échappa au philosophe. On se surprend à le défausser de son geste. C'est glaçant.

IN
LA PRINCESSE MALEINE

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE PASCAL KIRSCH / CLOÎTRE DES CÉLESTINS

« Angoisse, maladie, orages et poisons sont ce que leur union déchaîne. »

RAYONNEMENT LUGUBRE

— par Mariane de Douhet —

Ce soir-là, au creux du couvent des Célestins, entre deux platanes hiératiques, le vent entretenait avec les personnages du conte funèbre de Maeterlinck, un dialogue de souffle et de silence. Il était superbement beau d'entendre les rafales répondre à cette assemblée de personnages, inquiétants comme les foules carnavalesques du peintre Ensor, ne cessant d'invoquer les éléments comme des oracles : hasard et sagesse d'une mise en scène qui semblait avoir préparé cette continuité miraculeuse entre la scène et son dehors, fiction et réel. Ce soir-là, tandis que le déchaînement du vent amplifiait chaque mot des sublimes phrases de Maeterlinck, public et personnages étaient soudés par un destin commun, celui, le temps de la représentation, de déchiffrer le bruissement des bourrasques, unis comme on peut l'être face au sentiment d'un complot – ici celui de la nature et de l'art. De ce conte classique, une histoire d'amour impossible entre la princesse Maleine et le prince Hjalmar, se dégage une beauté lugubre, entretenue par une scénographie à l'élégance morbide, enveloppant ses personnages d'un halo à l'autre, polarisée sur des objets précis – comme le rêve qui, lorsqu'il se remémore, exclut ce qui n'est pas signifiant.

En développant l'onirisme sombre de cet amour condamné, en donnant la part belle aux éléments naturels – feu, eau – la mise en scène de Pascal Kirsch accompagne le texte, qui confère à ces derniers des pouvoirs de pythie. Tandis que des flammes brûlent sur un écran, des cubes de glace fondent lentement, suggérant les pouvoirs d'imagination de l'eau, capable de passer d'un état solide à liquide sous l'effet d'une idée. Cette insistance fait sens, car elle souligne l'impuissance des hommes, piégés par l'inéluctabilité du cosmos comme ils le sont par leurs vices et leurs turpitudes. La mise en scène parvient à tirer les personnages vers un grotesque sobre, jamais outré. La princesse aux cils blancs, des hommes dans la forêt, un enfant bègue : tous semblent avoir perdu quelque chose. Des personnages de conte, ils ont le mystère et le malaise, celui d'une humanité d'à côté, proche et lointaine, que l'humour, déployé par la mise en scène, interroge : qui sont ces êtres étranges aux sinistres destins, à propos desquels nous rions, pour lesquels nous souffrons ? La gravité de l'issue finale se lit sur leur corps, chez qui rien ne semble fluide. C'est triste et beau.

Avec un pareil titre, bien des choses pouvaient être redoutées. Mais lorsque l'on découvre sur scène Sam le juif, Mokhtar le musulman et Madeleine la catholique, on comprend d'emblée que c'est à une énième comédie d'intégration, carburant à l'humour ethnique, que nous faisons face. L'indépendance, toujours transgressive, excitante et révoltante s'efface alors dès les premières minutes, au profit d'une comédie excessivement consensuelle. Car de réfugiés, il n'est en réalité pas question. L'Autre ici se confond avec cette figure familière dont on peut se moquer sans trop de mauvaise conscience, parce

qu'il est finalement ce bon ami qui, parlant parfaitement le français, partage tout un ensemble de références culturelles, dont la plus essentielle peut-être : le porc. C'est qu'une grande partie du spectacle tourne autour de cette figure à la fois clivante et intégratrice, car qui en mange devient nécessairement copain comme cochon. On a donc droit à un humour qui, ne prenant guère de risques, en donne assez à chacun pour que tous se retrouvent à communier dans la même mangeoire. Tout y passe donc : Arabes, juifs, Chinois, gros, fonctionnaires. Bref, en termes de cibles, la pièce bouffe un peu à tous les râteliers. Et

si Sam le juif assume son amour de la cochonaille, Mokhtar – rebaptisé Momo pour l'occasion – manifeste une plus grande réticence à l'égard du porc. Il admet pourtant en avoir avalé malgré lui lorsque, chutant un jour bouche grande ouverte, il se retrouva à terre, une saucisse en bouche. Et pour s'assurer que le musulman se soit bien farci du cochon, la catholique la joue sournoise, n'hésitant pas à lui faire manger des paupiettes de veau qui se révèlent être des testicules de porc. On l'aura compris, la blague, même si elle se termine en eau de boudin, importe plus que la rigueur dramaturgique. Tout est donc ici question d'incor-

poration de l'autre, de digestion, d'absorption plus ou moins forcée : la cochonaille comme synecdoque de l'assimilation républicaine, la proximité au cochon comme échelle d'évaluation du degré d'intégration. D'un point de vue anthropologique, tout cela n'est pas absurde, car le lien communautaire met toujours en jeu un certain partage alimentaire. C'est donc aussi une certaine vision de l'Histoire qui nous est montrée, celle d'une France qui, ne communi-ant plus autour du corps mystique du christ, doit bien se contenter de rigoler autour du corps porcin de la nation.

OFF
MAINTENANT QUE NOUS SOMMES DEBOUTTHÉÂTRE / MISE EN SCÈNE VANESSA BETTANE ET SÉPHORA HAYMANN
LA MANUFACTURE, JUSQU'AU 26 JUILLET À 19H55

« La mémoire d'une histoire familiale, qui résonne comme une coquille vide »

PASSÉ COMPOSÉ

— par Mathias Daval —

Il est un moment dans une vie où l'exploration des replis de la mémoire familiale, réelle ou imaginaire, s'impose comme une exigence. Tandis que, dans le IN du festival, « Saïgon » se livre à l'exercice avec tiédeur et consensus, Vanessa Bettane et Séphora Haymann affrontent leur psychogénéalogie dans une très jolie performance à la Manufacture. « Ma mémoire m'a été contée. Je reconstruis. Je construis en reconstruisant. Je mets bout à bout des souvenirs restitués, c'est ce qui constitue mon histoire » : l'introduction du spectacle laisse peu de doutes quant à la nature du projet, et l'on se serait sans doute passé de cette présentation aussi explicite. Mais, très vite, on est pris par la dynamique reliant les deux jeunes femmes, qui n'a plus rien de démonstratif. Sur la piste encore tiède de leurs origines maghrébines (Algérie pour l'une, Maroc pour l'autre), elles se mettent en marche par la parole vivifiée de leurs parents et grands-parents qui ont connu la guerre ou la déchirure de l'exil. L'intelligence de leur projet est de ne pas avoir été réduit à une dialectique simpliste de confrontation générationnelle, mais d'utiliser un jeu de miroirs et de croisements entre les deux familles pour interroger un passé complexe, parfois enfoui, refoulé ou fantasmé. Ici,

pas de tire-larmes facile ni de raccourcis de pensée. On doute. On questionne. Flirtant avec le théâtre documentaire et l'autobiographie-collage, on retrouve la délicate sensibilité d'un Rabih Mroué creusant le sillon de son Liban familial. Réalité et fiction s'entremêlent dans un patchwork drôle et doux-amer. La composition est inégale, avec quelques creux inévitables au regard d'un travail reposant en partie sur l'improvisation. Mais rien qui ne soit pas pertinent avec une construction suivant le parcours tout aussi fragmenté et vulnérable de la mémoire. On est séduit par le travail d'écriture de plateau, par son rythme, sa fluidité, sa fragilité aussi ; par la scénographie sobre et précise, autour de cette « valise en carton » des souvenirs d'autres vies. Chacune des comédiennes a son moment de grâce : Séphora, dans cette scène où elle crie son incompréhension face aux attributs physique de son identité ; Vanessa et son glaçant interrogatoire de poste-frontière : « Qu'est-ce que ça fait d'être Français ? ». Par le pouvoir de la parole, le passé se recompose, s'approprie. Alors, maintenant qu'on est debout, on fait quoi ? On avance, tant bien que mal, sur sa route, qui n'appartient qu'à soi.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

OFF LA VEDETTE DU QUARTIER

On se souvient de Christian, 13 ans, qui vient bousculer le trio Depardieu/Dewaere/Laure dans le cultissime « Préparez vos mouchoirs » de Blier. Riton Liebman, qui incarnait il y a tout juste 40 ans ce petit surdoué au QI de 158, revient sur ces années où il arpente les plateaux de tournage. Ça commence plutôt mal, façon mauvais *one-man-show* qui préfigure le pire. Et puis l'histoire se déroule, drôle et cruelle. Riton se livre à un règlement de comptes avec son propre passé, sa gloire éphémère – toujours à l'ombre des géants qu'il côtoie (« Alors, il est sympa, Depardieu ? ») – mais aussi ses échecs et ses passages à vide. « La Vedette... » aurait mérité une mise en scène plus aboutie, mais le comédien belge est tellement sincère et touchant qu'on ne peut que se laisser embarquer dans cette tranche de vie cinématographique. **M.D.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES DOMS, 17H15 —

EN BREF

OFF IS THERE LIFE ON MARS

Le travail de la compagnie What's Up ? sur l'autisme a été mené dans un premier temps selon une méthode documentaire. Les interviews d'autistes et de famille d'enfants autistes réalisées par la metteuse en scène Héloïse Meire sont la matière première du spectacle. L'intention est louable. Il s'agit de penser l'autisme au-delà de la pathologie, comme un autre mode de perception du réel, une manière d'être au monde. La critique sous-jacente est celle d'un système qui exclut l'exception, qui nie la valeur de modes d'appréhension et d'intelligence échappant à la norme. Cependant, le spectateur n'est à aucun moment placé dans un endroit d'inconfort, de questionnement profond. La morale et la bonne conscience n'en sortent ni brusquées, ni déplacées de leur zone de légitimité. **L.M.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES DOMS, 15H —

OFF LE DÎNER

Dans cette adaptation du « Cendrillon » d'Éric Reinhardt, le metteur en scène a fait le choix de la satire affectée et bouffonne. Avec un humour ni complètement élitaire ni tout à fait populaire, la pièce parvient difficilement à aller au-delà de la simple arlequinade : un côté Commedia dell'arte dans le farcesque du jeu mais qui pour autant refuse de s'assumer en recourant sans cesse à la préciosité du langage lettré, histoire de se dire que l'on rit, mais que l'on ne rit pas totalement comme le peuple. Si le public est conquis, cette voie humoristique médiane laisse sceptique. Un humour de classe moyenne pour une satire de la classe moyenne, épousant de ce fait la forme problématique de ce qu'elle dénonce. **A.G.**

THÉÂTRE
— CASERNE DES POMPIERS, 20H15 —

OFF MON OLYMPE

Pendant un an, les auteures et actrices de « Mon Olympe » ont procédé à des débats dans le cadre d'un groupe de parole prenant pour thème le féminisme et explorant ses différents aspects. Elles font face aux murs qui se dressent et se détruisent dans la lente et progressive marche vers l'engagement. À celles pour qui « féminisme » est un mot qui fait peur, celles qui accusent les violences en silence, celles qui ne savent pas quelle place donner aux hommes dans leur engagement, celles qui se demandent si, en tant que femmes occidentales, leur lutte serait légitime, celles qui ne savent pas par où commencer, cinq jeunes comédiennes vous offrent un condensé des problématiques, des enthousiasmes et des doutes d'un féminisme en bourgeois. **L.M.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES CORPS-SAINTS, 22H20 —

OFF FROID

Avec « Froid », le collectif La Fièvre propose une mise en scène trop lumineuse de cette pièce de Lars Norén – à l'image de la lumière du plateau dont l'éclat ne laisse guère de place à l'obscurité sans fond de la violence nationaliste. Quant au jeu d'acteur, il se fait lui aussi trop éclatant et affecté, trop démonstratif et éruptif, trop rapide aussi, évinçant ces interstices de silence qui sont comme des trouées dans le langage. Ainsi, l'angoisse ou la réflexion qu'un tel objet devrait charrier ne parvient guère à poindre. Et un signe ne trompe pas : le rire qui saisit trop souvent le public. Il rit parce que finalement ces nationalistes sont drôles, ils pourraient être de bons amis, dont les blagues racistes sont celles que l'on entend partout. Manque donc un parti pris clair et cohérent de mise en scène – comme interroger ce rire – qui eût conféré à la pièce une ampleur réflexive à la hauteur de son objet. **A.G.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES 2 GALERIES, 11H35 —

OFF HALFBREADTECHNIQUE

Avec une nonchalance toute suisse, Martin Schick annonce d'emblée la couleur. Après avoir esquissé quelques pas de danse, le voici déclarant qu'il a suffisamment dansé pour ce spectacle et qu'il peut maintenant passer à quelque chose de plus intéressant. S'ensuit un monologue d'une quarantaine de minutes avec un humour piquant qui n'est pas sans rappeler celui de François Gremaud, avec lequel Schick a collaboré sur « 70 minutes », et de sa 2b company, auteure de la fabuleuse « Conférence de choses » présentée l'an passé. Non content d'être drôle, Schick titille nos bonnes consciences de bobos. Faisant appel à Bill Gates et à Warren Buffett, il démontre que la générosité peut ne pas être aussi désintéressée qu'on ne le croit en suivant un raisonnement par l'absurde, allant jusqu'à faire danser des membres du public sur scène à sa place. Rafraîchissant. **A.S.**

THÉÂTRE
— LA MANUFACTURE, 23H —

OFF SADE X

« Imaginez, imaginez » répète en boucle l'actrice seule en scène de « Sade X ». De fait, l'imagination s'impose pour ce spectacle dont les costumes semblent avoir été dénichés dans des boutiques d'érotisme discount et où l'agitation chronique de l'interprétation masque le vide abyssale de mise en scène. On n'échappe pas à la prévisible réactualisation de l'athéisme anticlérical de l'auteur, mais de manière absolument naïve. La cruauté philosophique du penseur est réduite ici à une lubricité façon PussyFury qui déshabille Sade de son style et de sa pensée. D'un coup de cravache mal administré, « Sade X » fait perdre à l'auteur libertin toute la légitimité de son substantif. **L.M.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES CORPS-SAINTS, 22H —

Année France / Israël 2018

"C'est ici que nous vivons"

Groupe Clara Scotch - Philippe Jamet

L'INSTITUT INTERNATIONAL
DE LA MARIONNETTE
CHARLEVILLE-MÉZIÈRESFÊTE LES
30 ANSDE SON ÉCOLE NATIONALE
SUPÉRIEURE DES ARTS
DE LA MARIONNETTEET CÉLÈBRE L'OUVERTURE
DU BÂTIMENT QUI LUI EST DÉDIÉ
DU 16 AU 24 SEPTEMBRE 2017
À L'OCCASION DU
FESTIVAL MONDIAL
DES THÉÂTRES
DE MARIONNETTES.

M

WWW.MARIONNETTE.COM

ÉCOLE NATIONALE
SUPÉRIEURE DES ARTS
DE LA MARIONNETTECONCOURS
D'ADMISSION

DU 26 MARS AU 6 AVRIL 2018



Date limite de réception des dossiers : 31 janvier 2018

M

WWW.MARIONNETTE.COM

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

OFF SI NOUS VOULONS VIVRE

La voix d'Étienne Minoungou murmure, déclame, chante parfois, une compilation de textes de Sony Labou Tansi, auteur congolais des années 1960 qui, à l'époque, mettait déjà en garde contre le danger que l'homme faisait déjà courir à lui-même. Accompagné de deux musiciens, sous un arbre à palabre imaginaire, près d'un linge qui sèche, le conteur avise, jamais sentencieux, souvent espiègle, du risque de « cosmocide ». La douceur du conteur, qui prend le temps du silence, offre un beau décalage avec la douleur qu'il raconte. On n'évite pas toujours la naïveté et les bons « sentiments-du-spectacle-qui-exhorte-à-changer-l'état-du-monde », mais ne jouons pas les cyniques, et laissons la délicatesse avisée des mots du poète nous imprégner. **M.d.D.**

THÉÂTRE
— LA PARENTHÈSE, 17H —**OFF** DANS LA SOLITUDE
DES CHAMPS DE COTON

Un homme en croise un autre. Le soir tombe. Le silence semble ici la seule position confortable ; toujours celui qui parle est en défaut. Et tous deux ont peur de l'autre. L'espace scénique resserré prend ici les deux personnages au piège de leur confrontation. Au piège de leurs deux solitudes hostilement frottées l'une à l'autre. À faux pendant un moment, les comédiens semblent se chercher eux-mêmes, chercher leur jointolement à la langue de l'auteur. Le texte échappe, trop ample peut-être pour cette mise en scène un peu schématique au début. Puis les corps se transforment, s'enduisent de glaise, se font monstres, se font masques. Ils crient leur vérité, trouvent peu à peu leur alchimie et finissent par rencontrer, dans des moments de grâce, le lyrisme sec de Koltès, crépusculaire. **S.M.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES HALLES, 17H —**OFF** JE GARDE LE CHIEN

De l'imprimé du papier peint des toilettes de sa maison d'enfance à ses histoires de bergers allemands, Claire Diterzi présente à la Manufacture une petite forme très sensible, très légère. La chanteuse fait part au public de ses orientations artistiques et de théâtraliser son travail, d'inventer cette fameuse création contemporaine de la chanson qui n'existe pas vraiment. « Je garde le chien » semble cependant être une proposition qui s'adresse à son public fidèle qui y trouve l'occasion d'accéder à quelque chose de l'intimité de l'artiste. Peut-être le spectacle est-il moins évocateur, plus anecdotique pour un public non averti. **L.M.**

THÉÂTRE
— LA MANUFACTURE, 11H30 —**OFF** LE 20 NOVEMBRE

Fuyez ce fou furieux qui déclame une martyrologie plate à laquelle l'issue fatale voudrait donner un peu de panache. Le texte du Danois Lars Norén, inspiré par la tuerie menée par un adolescent allemand dans son collège, se contente d'évoquer de façon pelliculaire le sentiment de rejet. Aucune trituration de la montée de la haine. On a l'impression d'entendre les mots de notre petit frère découvrant la mise au banc parce qu'il n'a pas les bonnes baskets. Pas de mise en scène, uniquement un concept : la salle de classe comme ré-expérimentation des conditions véritables. Autant enfile un casque de réalité virtuelle. Il n'y a guère que les lycéens (auxquels la pièce est entre autres destinée) qui s'amuseront du réinvestissement de leur salle de classe par un tel dispositif. **M.d.D.**

THÉÂTRE
— LA MANUFACTURE —

EN BREF

OFF TABULA RASA

Familles, je ne vous hais point tout à fait ! « Tabula Rasa » est une jolie entrée en matière pour cette première création de la comédienne belge Violette Pallaro. Le plateau est transformée en table des conflits familiaux, des rapports de force, des humiliations, des regrets, dans une tragicomédie grinçante et ponctuée de vraies trouvailles scéniques (comme la mère de famille coupant en deux la table à manger à la tronçonneuse !). Si la pièce tombe parfois dans les travers gaguesques d'un spectacle à sketches, elle reste portée par une scénographie pertinente et quatre comédiens parfaitement dirigés, autour d'une vraie intelligence rythmique. Un bon exutoire pour revivre et exorciser par procuration des saynètes familiales vécues par tout le monde. **M.D.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES DOMS, 19H35 —PLUS DE OFF
AU VILLAGE**Goûter des 300 OFF'ants, 5ème édition**

« À l'initiative de l'association Cultures du cœur 84-Sud-Est Formation, 300 enfants du Vaucluse qui n'ont pas ou peu accès à la culture et au spectacle vivant vont pouvoir se rendre au festival OFF d'Avignon gratuitement. Ils assisteront à des représentations, suivies de temps d'échanges et de rencontres avec les artistes. »

Agora, mercredi 19 juillet de 16 à 18h

Marché des producteurs et des artisans

Village du OFF, mercredi 19 juillet de 17h à 19h

Quelles collaborations possibles pour quelles transformations ?

« Ce débat à l'initiative de la Compagnie Théâtre du Grabuge sera ouvert par une intervention d'Abraham Bengio, président de la commission culture de la LICRA et ancien directeur de la D.R.A.C. Rhône-Alpes, autour de la question "La programmation artistique au risque des droits culturels : comment sortir de l'entre-soi ?" Avec la participation de Géraldine Bénichou (metteuse en scène) et Elise Vinet (enseignante chercheuse en psychologie sociale), co-conceptrices du spectacle "Décalage-toi", cette rencontre s'adresse à toutes celles et ceux qui éprouvent la nécessité d'expérimenter de nouveaux modes de collaborations pour que les arts vivants se vivent collectivement comme un outil d'émancipation sociale qui donnent à chacun et chacune les armes d'être acteur et actrice d'une société plus égalitaire. »

Agora, jeudi 20 juillet de 10h30 à 12h

Apéro de l'égalité

« À l'initiative d'HF Île de France, Femmes Solidaires, le Tunnel des 50 et HF s'associent pour vous proposer cette rencontre et échanger sur les nouvelles actions qu'elles mènent en faveur de l'égalité Homme Femme dans le spectacle vivant. »

Agora, jeudi 20 juillet de 12h à 14h

L'art comme arme d'éducation massive

« Chacun à leur manière, et parfois par le rire de résistance, "La violence des riches", "Work in regress" et "Croissance reviens !" sont des créations venues des Hauts-de-France qui interrogent sur ce que nous tissons face à une violence des riches qui menace l'humanité entière, sur la possibilité du bonheur au travail, et pourquoi pas, celle de changer le monde. Crier à la fois notre angoisse face à l'avenir en même temps que notre joie d'être au monde. Critiquer, rire, mordre. »

Agora, jeudi 20 juillet, de 14h à 16h

Toutes les informations sur
www.avignonleoff.com

SCÈNE NATIONALE
D'EVRY
ET DE
L'ESSONNE

THÉÂTRE
DE L'AGORA

SAISON
2017
2018

UNE LONGUE
PEINE
Didier Ruiz

VERTIGES
Nasser Djemaï

DES HOMMES EN
DEVENIR
Emmanuel Meirieu

CE QUI NOUS
REGARDE
Myriam Marzouki

F(L)AMMES
Ahmed Madani

DON QUICHOTTE
Miguel de Cervantes
Anne-Laure Liégeois

RUMEURS ET
PETITS JOURS
Raoul Collectif

Tous les rendez-vous de la saison 2017/2018 sur www.theatreagora.com
Réservation au 01 60 91 65 65

LE GRAND
T

théâtre
de Loire-Atlantique

UN THÉÂTRE
LÉGÈREMENT À L'OUEST
2017 / 18
NANTES, LOIRE-ATLANTIQUE

ROCÍO MOLINA Caída del cielo

JOHANN LE GUILLERM
Attraction : spectacles & installations :
Le Pas Grand-chose / Secret (temps 2) /
Les Imaginographes...

SÉBASTIEN BARRIERE Gus

LAZARE Sombre Rivière

SAMUEL ACHACHE / JEANNE CANDEL Orfeo

DAVID BOBÉE Peer Gynt

PHIA MÉNARD Les Os noirs

PIERRE GUILLOIS Bigre

MOHAMED EL KHATIB Moi, Corinne Dadat / Stadium

LE BIRGIT ENSEMBLE Europe mon amour

DIDIER RUIZ Une longue peine

KADER ATTOU Un break à Mozart 1.1

IGOR MENDJISKY Notre crâne comme accessoire

CIE THÉÂTRE DÉPLIÉ Le Pas de Bême

ANAÏS ALLAIS Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi
un invincible été (titre provisoire)

OLIVIER LETELLIER Oh boy ! / La nuit où le jour s'est levé

02 51 88 25 25 | leGrandT.fr

Loire Atlantique Nantes Paris Loire telerama

CHOUETTE, DE L'HISTOIRE !

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Un festival sur l'Histoire organisé par un théâtre ? L'idée peut sembler saugrenue mais plus qu'à des conférences de spécialistes, c'est à une appropriation pour tous de cette discipline que les Nantais sont conviés, le plaisir et l'émotion en tête. Nantes est une ville culturellement très riche, tout le monde le sait car, a fortiori, elle communique beaucoup et partout sur cette densité de propositions artistiques. C'est à l'invitation du Grand T et du château des Ducs de Bretagne que l'Histoire devient pour cette deuxième édition du festival « Nous autres » une matière et une pratique vivante et joyeuse. Le défi est de taille « 72 heures pour refaire l'histoire du monde ou presque » nous prêche-t-on avec, en renfort, comme maître de cérémonie Patrick Boucheron et comme special guest Timothy Brook. Il faut dire que demander à Didier Ruiz d'ouvrir cette première soirée, manifeste des jours à venir, est à la fois une prise de position très nette sur ce que ce festival souhaite transmettre et une démonstration magistrale de ce que le plateau peut créer comme sens et comme rencontres. Des habitants témoignent de leur rapport intime à l'Histoire. Chacun à leur tour ils s'avancent, la parole libre et la présentation frontale, et livrent sans détours comment et pourquoi l'Histoire fait partie de leur quotidien. Le metteur en scène sait mieux que personne comment transformer des itinéraires individuels en expérience collective. On oubliera en revanche la seconde partie de soirée avec une mise en scène de « Prendre date », échange épistolaire entre Boucheron et Riboulet pendant les attentats de janvier 2015 à Paris. Car même si le texte

est un témoignage précieux d'intellectuels aux prises avec l'Histoire en train de se faire, la forme datée et le passage au plateau inutile brouillent la transmission de cet événement peut-être encore trop contemporain pour être reçu avec distance. Mais c'est au château que ce festival prend une dimension inédite. Pendant toute la journée se succèdent entre les murs séculaires, flash conférence de 15 minutes sur le navire de traite « Marie-Séraphique », des déambulations performées (un peu trop Puy du Fou malgré tout) et les étonnantes « conversations sensibles » qui donnent la parole à des lecteurs de l'ouvrage majeur de Patrick Boucheron « Histoire mondiale de la France ». Chacun partage avec le public son article préféré et témoigne des émotions que ces faits historiques ont suscité en eux. On l'aura donc compris, c'est bien l'angle sensible qui est privilégié. La porosité des disciplines permet à des publics, qui souvent ne se mélangent pas, de découvrir au château un impromptu décalé de la chorégraphe Ambra Senatore ou de Loïc Touzé qui raconte, en quelques minutes, l'histoire d'un geste mais aussi l'actualité des grands historiens et les débats qui les animent dans les salles du Grand T. En Monsieur Loyal, nous retrouvons l'intrépide Sébastien Barrier qui, avec son camion et sa sono, devient le point névralgique des intervenants et des festivaliers et les accompagne de sa logorrhée discontinue jusqu'au soir, jusqu'au bal, où tarentelles et danses médiévales sont apprises et reprises en chœur ad libitum. Ludique et accessible à tous, voilà donc un nouvel événement nantais qui déploie ses voiles.

Festival Nous Autres, Nantes, du 9 au 11 juin 2017

LA PHOTO



© Kate Barry

I/O Gazette n°67 — 18.07.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Mariane de Douhet, Eve Farache, Augustin Guillot, Léa Malgouyres,

Samuel Miloux, Audrey Santacroce, Bernard Serf.

Photo de couverture LES INVISIBLES, Homme avec écharpe verte, Calais 2016 ©

Aglæe Bory

LE CHIFFRE

100%

C'est le nombre de photos de Une de I/O Gazette jugées sexistes par nos followers.

L'HUMEUR

« Vilar est mort, Chéreau est mort, et Thomas Jolly ne se sent pas très bien. »

AGENDA DES FESTIVALS

George Town Festival, Malaisie

« George Town Festival is an annual, month-long celebration of arts, culture, heritage and community. Celebrating its 8th year, the festival aims to make arts accessible to the community by transforming the city into a global stage, showcasing world-class collaborations from international and local artists alike. »

George Town, du 28 juillet au 3 septembre

Les Estivales

« Voilà donc la nouvelle édition des Estivales 2017 : joyeuses, audacieuses, musicales et toujours riches en émotions. Pour la dernière des six années de Vincent Goethals à la tête du Théâtre du Peuple, il a eu le désir de fêter des retrouvailles en réunissant les actrices et acteurs qui les ont marquées. »

Théâtre du peuple, Bussang, du 14 juillet au 27 août

FESTIVAL TOUS DEHORS (ENFIN) ! : LÂCHER DE FAUVES

— par Mariane de Douhet —

Dédié au théâtre vivant et aux arts de la rue, le festival Tous dehors (enfin !) déploie pour sa cinquième édition une galerie de personnages singuliers, marginaux extravagants, clowns braques, inadaptés fantasques, qu'il est réjouissant de rencontrer hors du cadre figé de la scène de théâtre.

Pendant trois jours, le festival propose une série de spectacles – 14 créations, 44 représentations – à ciel ouvert, déployés dans différents lieux de la ville, certains sous la forme de déambulations, d'autres perchés dans les hauteurs de l'élégant domaine de Charance. Au programme, des nageurs dans une piscine sans profondeur, un étrange mentaliste-philosophe nous invitant à réfléchir sur le hasard, un ballet pour danseurs et bloc de pierre (Block des compagnies No Fit State Circus et Motion House), un parc d'attractions pour escargots (petite leçon de dés-anthropocentrisme par des gastéropodes sur grand huit). On s'amuse d'autant plus de ce lâcher d'excentriques qu'il vient secouer l'espace commun ordinaire de la rue, l'écart produit par leur inadaptation loufoque stimulant des images nouvelles. C'est la grande générosité de ce festival, initié et porté par le Théâtre de la Passerelle, que de se propulser vers le public – spectacles souvent « interactifs » – et de prendre le risque du dehors :

les comédiens faisant le pari d'aléatoires conditions climatiques, d'une chaleur qui fait griller les micros, d'une pluie qui distrait l'attention, ils laissent la possibilité de l'accident – d'une certaine idée de la grâce. Quelle bouffée d'air frais face à des créations toujours plus ficelées ! La récompense est à la hauteur : lors du très beau spectacle Une aventure de la compagnie La Boca Abierta, un pigeon qui passait par-là s'arrête pour répondre au chant de l'un des clowns.

“

Promenade au cœur des rues

Dans cette désopilante création, récompensée par le hasard, un tandem féminin de clowns, deux modalités de la même femme, l'une, grossière et débraillée, l'autre un peu plus « civilisée », se livre à un jeu d'amitié et de substitution : les leçons de maintien que l'une prodigue à l'autre virent au désordre cocasse, et tandis que l'une éructe, slame, trébuche, enjambe le public, l'autre se déshabille en chantant de l'opéra, bientôt uniquement vêtue de son accordéon. En piochant dans la foule – couvertures, lunettes, biscottes, bouteille d'eau – le duo suggère que c'est peut-être auprès des choses, davantage qu'auprès des hommes, qu'elles trouveront compagnie. Extrêmement attachant, leur personnage à deux têtes ne cesse toute-

fois de générer ce malaise propre au clown, dont le burlesque désarticulé est à la fois trop humain pour nous être étranger, et trop bancal pour que l'on puisse s'y identifier. Au milieu de la représentation, la pluie s'est mise à tomber, créant un étrange effet de suspension pas désagréable, comme si le ciel s'était mêlé à l'œuvre, pour laisser se propager les images, se demander, pourquoi pas, à quoi ressemble notre clown du dedans. Temps fort du festival, la proposition en quatre spectacles de la jeune et dynamique compagnie Adhok, explorant les différents âges de la vie, s'emparant de la question des rythmes de l'existence. L'envol raconte la transition vers l'âge adulte, « ce moment où tout se vit pour la première fois, entre excitation et inquiétude, peur et fureur, cœurs envahis et corps imparfaits ». Nous invitait à les suivre dans une promenade au cœur des rues, les neuf comédiens avancent, s'arrêtent parfois, se cherchent une place, une voix, témoignent de l'obstacle qu'est le groupe comme de son secours. Leur exaltation, bien qu'un peu naïve, est belle à voir. En arrière-plan, le regard bienveillant des montagnes au creux desquelles la ville de Gap est nichée : leur stabilité dense s'offre comme la surface calme au sein de laquelle la vitalité des artistes peut bouillonner.

Festival Tous Dehors (enfin) !, Gap, du 2 au 4 juin

REPORTAGES

LES RENCONTRES INTERNATIONALES DE THÉÂTRE EN CORSE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Cet été, leur histoire a 20 ans. 20 ans que Robin Renucci, enfant de Corse et de la décentralisation, a pris son bâton de pèlerin pour créer l'ARIA et faire traverser avec elle la mer à cette politique culturelle qui jusque-là était restée sur le quai du port de Marseille. Bienvenue dans le Giussani.

Bienvenue, oui. Bienvenue et bravo, car n'arrive pas qui veut à Pioggiola, cœur du projet de l'Association des rencontres internationales artistiques (ARIA). Une fois à l'aéroport de Calvi, il faut ainsi peu à peu se déshabiller de tous les atours du bruit et des pensées qui empêchent, et prendre de la hauteur à mesure que la voiture grimpe les centaines de mètres d'altitude qui nous séparent de ces montagnes de Corse au milieu desquelles se cache l'un des outils théâtraux les plus fabuleux de France : A Stazzona (La Forge). Parce que c'est cela, l'ARIA : un lieu, un outil et des hommes. En l'occurrence, un outil perdu au milieu du rien où ne reste que l'essentiel pour penser et vivre, tant la totalité du projet a été imaginé il y a 20 ans afin que ni la nature ni ceux qui l'habitent ne puissent pâtir de son arrivée. Face au Monte Padro, apparaît alors une boîte de bois majestueuse, construite avec des troncs d'arbres de la montagne environnante par Dominique Villa et Jean-Michel Battesti en 2010. Un bâtiment « à l'écart de la route et des regards », pour

« tendre vers l'expression la plus abstraite, la plus silencieuse qui soit ». Pour « répondre à l'austérité, à la puissance du site et aux éléments ». Un lieu pour s'élever, donc. S'élever et être élevé. Car par-delà le théâtre et ses représentations, l'ARIA reste avant tout la réminiscence d'un grand rouage ancien imaginé pendant la Révolution française avec le rapport Condorcet, que l'on appelle aujourd'hui l'éducation populaire.

“

Pousser les murs

Cette éducation, l'ARIA la propose tout au long de l'année, et les rencontres internationales n'en sont finalement qu'un temps fort ouvert au public qui permettent de lui donner une réalité plus forte, plus visible. Le credo de ce projet ? Cela pourrait être « l'éducation de chacun par tous ». Autrement dit, toute l'année durant, à l'ARIA se retrouvent des artistes en création qui viennent à la rencontre des habitants de Corse et de France pour penser et créer avec eux des projets qui, au terme du processus, donneront lieux à une représentation ouverte au public moyennant l'adhésion à l'association. On retrouve donc ici le cœur de ce qu'était l'éducation populaire à son origine chez Condorcet : l'éducation tout au long de la vie. Cet été, du 5 au 12 août, c'est ainsi plus que l'occasion de

participer à un simple festival de théâtre qui vous est donné, mais bien l'opportunité de participer à un projet et par votre présence, de démontrer votre adhésion à celui-ci. C'est un geste utile et courageux, par les temps qui courent. Courageux, oui, car le consumérisme utilitariste n'a pas sa place ici : tellement pas sa place que vous ne pourrez même pas savoir à l'avance qui jouera quoi et où. Pour simples informations, quelques textes, élaborés entre autres par de jeunes auteurs formidables, tels Clément Camar-Mercier ou Alice Zeniter, qui sont venus sur place au mois de mai pour les écrire. Quelques formateurs, aussi, parmi lesquels Olivier Letellier ou Serge Nicolai. Serge, qui depuis des années travaille avec Ariane Mnouchkine, et ce n'est pas un hasard, puisque ici c'est un peu de sa folle utopie que l'on retrouve par la pensée, mais pas seulement, puisque la légende du Théâtre du soleil sera d'ailleurs présente elle aussi cet été, pour parrainer l'événement. Autant de raisons de venir, donc : pour montrer qu'il est encore possible de créer, de pousser les murs et de construire de nouvelles maisons.

Rencontres Internationales de Théâtre en Corse,
du 5 au 12 août 2017

théâtre
olympia



centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

CDNTOURS.FR
02 47 64 50 50



TOURS

Le Monde

un événement
télérama

centre
val de loire



RENDEZ-VOUS

SAISON
2017/18

**LE MARCHAND
DE VENISE
(BUSINESS IN VENICE)**
SHAKESPEARE
JACQUES VINCEY

**LA POMME
DANS LE NOIR**
CLARICE LISPECTOR
MARIE-CHRISTINE
SOMA

GRANDE —
TSIRIHAKA HARRIVEL
VIMALA PONS

LES AVEUGLES
MAURICE
MAETERLINCK
BÉRANGÈRE
VANTUSSO

DARK CIRCUS
STEREOPTIK

DÎNER EN VILLE
CHRISTINE ANGOT
RICHARD BRUNEL

LES BACCHANTES
EURIPIDE
SARA LLORCA

STADIUM
MOHAMED EL KHATIB
PAVILLON NOIR
COLLECTIF OS'O
COLLECTIF TRAVERSE

LE CID
PIERRE CORNEILLE
YVES BEAUNESNE

**CHERCHEZ
LA FAUTE!**
MARIE BALMARY
FRANÇOIS RANCILLAC

FESTIVAL WET°
JEUNE CRÉATION

**NOUS SOMMES
REPUS MAIS
PAS REPENTIS**
THOMAS BERNHARD
SÉVERINE CHAVRIER

LA BONNE NOUVELLE
FRANÇOIS BEGAUDEAU
BENOÎT LAMBERT

B
KOEN AUGUSTIJNEN
& ROSALBA TORRES
GUERRERO

M COMME MÉLIÈS
GEORGES MÉLIÈS
ÉLISE VIGIER
MARCIAL DI FONZO BO

SAIGON
CAROLINE GUIELA
NGUYEN